



Compagnie  
**MUNGO**

[www.compagniemungo.com](http://www.compagniemungo.com)

**Siège Social:** BP 27  
235 Bd des Moures  
34751 Villeneuve les Maguelone

**Adresse Postale:** Enclos vernière  
8 rue Camp de Sauve 34150 Aniane  
Tel: 09 80 38 14 62

### Projet de création pour la RUE : 2013-2014



**Titre :** HORS CHAMPS

**Genre :** Théâtre-Clown-Marionnette pour la RUE

**Auteurs :** Gilbert Léautier : portraits cévenols : « Pour planter des arbres au jardin des autres » -  
« Pouvez vous prouver que vous n'êtes pas un escargot ? » *Editions Alcide*

portraits écrits par Isabelle Bach

**Mise en scène et interprétation :** Isabelle Bach

**Décor et effet spéciaux:** Serge Lucas

**Régie Technique :** Samuel Wagner

**Tout public.**

**Première :** Mars 2014

**Partenaire principal :** Scène conventionnée Jeune Public La Grande Ourse Villeneuve les Maguelone

**Partenaires pressentis :** production en cours

Réseau La Diagonale en Languedoc Roussillon La création 2014, spectacle de théâtre de rue "Hors champs" a été retenue par le réseau la Diagonale, *réseau Languedoc-Roussillon pour la création dans l'espace public* qui accompagne et soutient des projets artistiques en création ou en diffusion

Compagnie Mungo-Association de Création et de Diffusion Culturelle - SIRET 752 188 185 000 17 APE 900 1Z  
Licence d'entrepreneur du spectacle 2eme catégorie N° 2-1058452

par des compagnies régionales et nationales.

Ce réseau rassemble des opérateurs culturels régionaux :

- La Scène Nationale d'Alès le Cratère (Gard)
- Le Temps des Cerises (Communauté de Communes du Grand Lussan – Gard)
- Les Saisons du Lodévois et Larzac (Communauté de Communes du Lodévois et Larzac – Hérault)
- Eureka'Art – Label Rue (Hérault)
- Les Elvis Platinés - Festival Les Transes Cévenoles (Gard)
- RudeBoy Crew – Festival d'Olt (Le Bleygard – Lozère)
- L'Atelline, Lieu de Fabrique Arts de la Rue (Villeneuve-lès-Maguelone – Hérault)

**Budget prévisionnel de la production** : 40 000 €

**Dispositif** : le spectacle s'installe sur les pelouses, espaces verts, parcs dans la ville.

Installation de style réaliste figurant des parcelles de jardin juxtaposées. Certaines seront minimalistes (un tas de caillou), d'autres seront très élaborées.

L'objectif est de créer l'illusion que ces jardins ont toujours été là.

**Jauge** : 300 personnes

**Propos** :

Ici la terre est sableuse, là bas elle est grasse, au jardin on parle alsacien, turc, basque ou encore occitan. Une parcelle de jardin c'est un territoire, une parcelle raconte les origines et la nature de celui qui la cultive.

J'ai vu des cabanes de jardin comme des coffre fort, d'autres ouvertes aux quatre vents, des cabanes tapissées de femmes dénudées « parce qu'ici au moins ma femme vient pas m'embêter », j'ai entendu des chants qui venaient de loin, des épouvantails se fendre la poire...le jardin, un lieu d'espoir, un lieu où le temps prend le temps...

L'objectif est d'évoquer avec âpreté ou avec tendresse nos rêves fraternels et les petits travers de la nature humaine en parlant du jardin.

*« Dans 12 rue d'la joie je suis concierge, celle qui sait tout, la gardienne des petits secrets ordinaires. Sans faux semblants je me mêle avec jubilation de ce qui ne me regarde pas, la nature humaine. Sans préalable, je m'adresse avec cruauté ou avec tendresse à de parfaits inconnus pour leur parler de nos faiblesses et de notre bêtise... »*

*Dans Hors Champs, je suis la secrétaire d'une association de Jardins partagés. Comme de coutume, l'association organise sa fête annuelle. Bilan d'activité, visite et tirage au sort des parcelles, grillades et inauguration du nouveau système d'arrosage... La présidente et le secrétaire doivent arriver avec les membres fondateurs, leur minibus est en panne sur la Nationale. Vous êtes membres de l'association ou êtes venu pour choisir une parcelle. Mes collègues ne sont pas là, alors je tente de prendre tout en mains, les choses m'échappent, la situation dérape, je vous fais visiter les parcelles, la nature des autres, la mienne... ce spectacle, je le rêve insolent, sans concessions sur la nature humaine, fraternel, tendre et drôle. » I.Bach*

**Méthode de travail :**

Septembre 2012- aout 2013 : Production

Entre Février et Aout 2013 : Enquête sur le « terrain » et collecte sous forme d'interviews dans des jardins partagés. Isabelle Bach écrit des portraits à partir de ces rencontres.

Eté 2013 : Isabelle va à Chalon sur Saône et à Aurillac et présente le fruit des rencontres nées pendant la collecte sous forme d'une installation sonore et visuelle dans des cabanes de jardin.

Septembre 2013 – Mars 2014 : Résidences de création. Ateliers avec les écoles.

Première : Mars 2014, Scène conventionnée Jeunesse Villeneuve les Maguelone.

**Partenaires présentis pour le collectage qui servira de terreau pour l'écriture des portraits de jardiniers :**

Albert Gay 17 rue de la Capellette / jardinier à Villeneuve les Maguelone

OCCE : organisme national

Jardins partagés Lodève

Vivre à Aniane : Association de Jardins partagés.

Manufacture des paysages : Octon

Passe Muraille à Viols en Laval

Association les jardins du cœur : Villeneuve les Maguelone

Soul Sun Studio / Jardins du Cœur : Villeneuve les Maguelone

Mr Colégeon : Directeur Jardin et biodiversité domaine de Gramont

Réseau Jardins de Cocagne

Jardins partagés de Lodève

Association Passe Muraille

Extrait de "Pour planter des arbres au jardin des autres" de Gilbert Léautier - Editions Alcide  
Demande d'adaptation en cours.

♥♥♥♥♥ l'Émile

— Tu te souviens, de l'Émile ?  
— Non ! Enfin... oui !  
— Tu l'as connu ?  
— Un peu...  
— Qu'est-ce qu'il est devenu ?  
— Je ne sais pas...  
— À ce qu'on dit, il est à l'hospice ?  
— C'est possible...

Si je me souviens de l'Émile ?  
Si je l'ai connu ?  
Pas qu'un peu !

On a tous une honte endormie au fond de soi.  
On la lève, on l'assoit, on la couche, on fait avec, on marche raide, on regarde face, on la cohabite très bien, jusqu'au jour...  
— Tu te souviens de ? Tu te souviens du ?  
Ma honte à moi porte un nom d'homme : Émile.  
Elle est là qui fait grelot.

15

Émile ?  
Grelot.  
À cette époque, je n'étais pas tous les jours au pays.  
Il m'arrivait de m'absenter.  
Mes retrouvailles avec ceux d'ici commençaient toujours par l'Émile.  
C'était un vieux garçon, un peu ivrogne, un peu vaurien.  
Un visage jamais rasé. Un béret, éternellement posé — pardon — vissé sur le crâne. Une peau — pardon — un cuir, tanné par le soleil.  
Voilà l'Émile !  
C'étaient surtout ses vêtements qui singularisaient l'homme.  
Sa ceinture de pantalon, c'était une ficelle.  
Ses lacets de chaussures, c'étaient deux ficelles.  
Mais surtout, l'Émile portait des chaussettes de papier.  
Que de fois, je l'ai vu s'envelopper les orteils de vieux journaux ! Il se ficelait les pieds dans des feuilles jaunies d'almanach.  
— Il n'y a pas meilleur pour se couper du vent et se protéger du froid ! déclarait-il.  
Après mes absences, retrouver l'Émile faisait ma joie.  
J'étais son pourvoyeur de tabac gris.  
Lui donner ce tabac était toute une histoire !  
Parce que l'Émile n'avait pas de chez lui.  
À soixante-dix ans, sa seule fortune était d'avoir une

16

nièce qui le logeait.

Pour le voir, il fallait auparavant affronter la famille.  
C'était un cérémonial mieux réglé qu'une messe.  
— Comment va le chien ?  
— Il pourrait aller plus mal !  
— Et les chats ?  
— Ils sont trois de plus !  
— Et l'Émile ?  
— Il s'est encore saoulé !  
Toute la famille soupirait.  
La nièce regardait au plafond.  
Le mari se comptait les pieds.  
Les enfants riaient sournoisement en se touchant la culotte.  
Ce n'était pas un sujet de conversation noble, l'Émile. On préférerait l'oublier, comme cette chèvre qui était morte si bizarrement, le corps plein de pustules et qu'on avait enterrée à la nuit, vite fait, d'un trou de terre précipité.  
Ma curiosité pour lui déplaisait souverainement.  
Que pouvais-je bien trouver à cet ivrogne ?  
— C'est un trois fois rien, vous savez !  
Mon intérêt pour lui inquiétait.  
— Il ne mérite pas vos paquets de tabac !

Une fois — une seule — j'avais osé — ah ! ce jour !  
— m'intéresser directement à lui.

17

— Comment va l'Émile ?  
J'avais omis le préalable des chats.  
J'avais égaré la santé du chien.  
— Comment voulez-vous qu'il aille ? Mieux que les chats ! C'est pas le vin qui l'étrangle !  
On m'avait fait sentir et lourdement entendre que je me trompais de priorité...  
Dans cette famille, l'Émile — c'est rare quand on disait l'oncle — passait après les bêtes.  
Les animaux, eux, ne se pintaient pas la gueule !  
C'était son penchant pour le vin qui pestiférait ce parent pauvre !  
On trouvait plus facilement l'Émile à l'ombre de la cave qu'à l'ombre du pommier.  
Il avait le tonneau tendre et le verre agile.  
— Cet homme-là, à lui tout seul, il vous boit la moitié d'une vigne ! râlait la famille.  
Chaque fois que je le rencontrais, sa trogne s'illuminait.  
— Vous trinqueriez bien un coup ?  
— Ce n'est pas pour vous qu'il vous invite. C'est pour satisfaire son vice ! maugréaient les autres.  
Devant ces accusations, la vieille gueule à sanglier de l'Émile prenait un air de lapin étonné.  
— Me dire ça, à moi, qui ai fait la Grande Guerre...  
Sa grande guerre, il en parlait sans arrêt.  
C'était le génocide de 14-18.

18

Il s'en était sorti le corps mais pas la tête.  
Ensemble, nous descendions les marches d'un escalier de pierre qui conduisait à la cave.  
C'était une pièce voûtée où dormaient cinq ou six tonneaux qui suaient une mousse rose.  
Les bouchons tenaient à l'aide de chiffons d'une propreté douteuse. Par des fils dénudés, l'Émile allumait une ampoule brinquebalante, couleur des chiffons.  
Il se saisissait d'un tuyau de caoutchouc égaré par terre, plongeait un bout dans un des tonneaux et portait l'autre extrémité à sa bouche.  
Un profond sucement troublait le silence, puis, très vite, il fallait tendre les verres.  
Par le tuyau relâché, le vin coulait en chantant.  
On faisait le plein d'une piquette susceptible dans des demi-culs de bouteille, jamais lavés, culottés d'une crasse violette.  
— Comment trouvez-vous mon vin ?  
Cent fois je le complimentais.  
Cent fois il me faisait répéter.  
— Il a du corps ? Il a du fruit ?  
C'était moi l'interrogé mais c'était lui qui vérifiait mes appréciations à petits coups de verres supplémentaires.  
— Pensez à remonter !  
En haut, la famille s'inquiétait.  
On reprenait l'escalier de pierre, coupables mais complices !

19

Si je me souviens de l'Émile ?  
Pas qu'un peu !

Il avait pour jardin un carré de choux sans choux, une  
planche de carottes sans carottes, trois raies de petits  
pois sans pois.

Attention, le jardin !

C'était le plus petit potager jamais vu par moi.

Son étendue couvrait un manche de pioche sur un  
manche de râteau.

C'était un îlot de terre labourée, installé bizarrement en  
plein milieu d'une prairie verte.

Attention, le jardin !

Dans celui de l'Émile ne poussait rien, à l'exclusion  
d'une unique mais monstrueuse courge.

Chaque année, il faisait Sa courge ; comme il faisait Son  
vin.

Il la cultivait — pardon ! — il l'élevait amoureuxse-  
ment.

Pour sa plante, ce rustre aux mains abîmées de doigts  
courts trouvait des gestes de jeune fille.

Il couvait sa courge comme une mère pondeuse.

Jamais assez de paille pour la sauver du gel !

Jamais assez de branches pour la protéger du vent !

C'était son cauchemar, le vent !

L'Émile lui faisait la guerre des pierres.

20

À soixante-dix ans, ce bonhomme usé, transportait  
chaque année sa demi-tonne de caillasses pour bâtir une  
enceinte protectrice autour de sa courge sacrée.

— Putain de vent !

Il se relevait les nuits de tempête pour veiller sur sa  
progéniture.

Quand nous nous retrouvions, après la cérémonie du  
vin, j'écopais toujours du rituel de la courge.

— Venez la voir !

C'était sa préoccupation seconde dans nos rencontres. Il  
m'entraînait dans la prairie, soulevait précautionneuse-  
ment une brassée d'herbes sèches et me faisait admirer  
son chef-d'œuvre, comme une fesse de femme.

— N'est-ce pas qu'elle est belle ?

Je visionnais un moignon vert ridicule.

— Ça pousse, ça pousse... jubilait le vieux !

Ce bout de verdure qui peinait à sortir de terre, moi,  
je le trouvais bien merdeux... mais c'était une fesse de  
femme, alors, j'acquiesçais.

Le certain dans l'affaire, c'est qu'au bout du compte,  
cinq mois après, l'Émile obtenait, à ma grande stupeur,  
une courge de cinquante kilos.

Il ne faisait rien d'autre mais chaque année, il réussissait  
ça : une courge de cinquante kilos et son vin !

Cette gloire n'en était pas une pour la famille.

Cette victoire ne méritait pas son pain.

— Il rapporte moins qu'il mange ! soupirait-on.

21

L'Émile et son unique dent, représentait pour eux un gouffre qui mangeait les sous sans profit.

— Il cultive la vigne, d'accord, mais il boit la moitié de la récolte, alors !

S'il y avait eu un insecticide à pucerons, à doryphores et à Émile, la famille l'aurait employé.

— Il garde les chèvres, peut-être, mais il perd les troupeaux !

Qui eut l'idée géniale de l'hospice ?

Quel croquemitaine leur souffla cette solution fumeuse ?

— À l'hospice, il serait mieux et nous plus tranquilles...

J'aurais dû prendre garde à cette phrase, murmurée par eux, entre canines et molaires.

Mais c'était la veille d'un de mes départs.

Je me plaignais la valise.

Je ne fis pas attention.

Quand je revins un mois plus tard, le paquet de tabac gris dissimulé sous la veste, la famille me fit un accueil exceptionnellement euphorique.

— Comment va le chien ?

— Il court !

— Et les chats ?

— Ils se multiplient !

— Et l'Émile ?

— Il est parti !

— En voyage ?

Je savais ma question stupide.

Ici, on ne voyage pas.

Chacun est enfermé dans sa maison comme au fond d'une poche.

Le même ciel sert à naître et à mourir.

Dans toute une vie, une seule fois, l'Émile avait échappé au pays.

C'était pour aller se battre à Verdun.

Quatre ans, on lui avait fait visiter les tranchées.

Son seul tourisme avait été la guerre.

Le mari de la nièce ricana.

— Il est à l'hospice, l'Émile !

— À l'hospice ?

Déracinez un arbre ! Plantez-le en plein goudron d'une autoroute...

C'est cette canaillerie-là, qu'on lui avait faite, à l'Émile !

— Il est bien. Il a une petite chambre. Des carreaux blancs partout...

J'ai failli demander si ça poussait, les courges, sur les carreaux ? !

Au panier, l'Émile !

On l'avait expédié au blanc d'un hospice !

On l'avait rendu pâlement illisible.  
Gommé, le bonhomme !

J'ai demandé :

— Quel hospice ?

— Tu sais, c'est pas la peine d'aller le déranger !

On m'a dit :

— Tu sais...

Au lieu de :

— Vous savez...

Tu sais ! C'était une manière de me rendre petit garçon devant un fait accompli.

J'ai eu l'impression d'avoir des culottes courtes.

J'étais le petit dernier d'un conseil de famille.

Il faut être raisonnable ! Mouche ton nez ! Tiens-toi droit !

Tu sais ? Au prix du tutoiement, on achetait ma complicité.

On me rendait solidairement galeux d'un assassinat tranquille.

— Ne va pas le voir !

Ce jour-là, j'ai oublié d'insister pour connaître le nom de l'hospice.

Qui n'a pas le remords d'un geste arrêté en chemin, d'un mot pas dit à temps ?

Dans ce pays déserté par l'homme, j'ai eu peur de me

fâcher avec une famille entière.

Je ne voulais pas me retrouver dans un désert.

C'était l'affaire d'une tribu qui n'était pas la mienne.

Lâchement, j'ai oublié que c'était aussi l'affaire d'un ami qui était le mien !

J'ai obéi à la consigne.

— Tu viens boire un coup ?

Ça fait dix ans que je ne partage plus avec cette famille le verre de vin rouge.

Je prends un café, une orangeade par politesse mais pas de vin rouge, non, merci !

Il faut dire que leur vin, celui qu'ils me proposent, il est sur la table, en bouteille plastique !

Ils l'achètent à l'épicier.

Un rouge qui vient d'Afrique du Nord ou d'Italie.

La vigne ? On l'a laissée crever.

La famille ne savait pas s'en occuper !

Aujourd'hui, les ceps pourrissent sous la ronce et la terre est verrouillée par manque de labours.

Le jardin ? Tellement petit, tellement ridicule, un vrai jardin de fainéant !

Il n'y en a plus non plus.

On achète également la courge.

— Une courge de cinq kilos ! Non, l'épicier n'en a pas de plus grosse...

Cet inutile Émile, ce grand soiffeur d'Émile, cet encombrant, il buvait peut-être la moitié de la récolte mais maintenant, il n'y a plus de récolte !

Pour avoir raconté cette histoire, au pays, j'aurai droit à la brouille d'une famille.

Sept ans, on va me tourner le dos, m'oublier la main et me maudire la cerise.

Sept ans ? C'est la durée moyenne des fâcheries d'ici.

— Battez froid !

On me fera le glacé des sourires et le gel des conversations.

Mais si, pour avoir raconté cette histoire, une infirmière que je ne connais pas, dans un hospice que je ne connais pas non plus, oublie demain matin de crier contre le numéro huit ou treize qui met toujours des chaussettes de papier dans ses pantoufles... Si cette même infirmière, que je ne connaîtrai jamais, ferme les yeux sur la bouteille de vin qui dépasse de la veste du pyjama de ce foutu numéro huit ou treize...

C'est Émile, son nom, Madame.